

Alterstice

Revue internationale de la recherche interculturelle
International Journal of Intercultural Research
Revista Internacional de la Investigacion Intercultural



La culture comme un iceberg ?

Yvan Leanza

Volume 3, numéro 2, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1077514ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1077514ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Alterstice

ISSN

1923-919X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Leanza, Y. (2013). La culture comme un iceberg ? *Alterstice*, 3(2), 1–3.
<https://doi.org/10.7202/1077514ar>

© Yvan Leanza, 2013



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ÉDITORIAL

La culture comme un iceberg?Yvan Leanza¹

Il est parfois utile, voire nécessaire de revoir les métaphores que nous employons comme chercheurs ou enseignants pour transmettre le message qui nous semble le plus pertinent, ou encore le plus percutant. Ces figures de style associent une expérience ou une abstraction à un élément concret, ce qui a pour effet de rendre l'abstraction bien réelle et saisissable par ceux à qui est destiné le message. Lakoff et Johnson (2003) estiment que ceux dont les métaphores s'inscrivent de façon durable dans le discours commun imposent une lecture particulière de l'expérience humaine et, finalement, définissent une parcelle de vérité. Il ne s'agit donc pas seulement de se faire comprendre, mais de reconnaître qu'il y a bien là un enjeu de pouvoir : une interprétation métaphorique d'une partie de l'expérience humaine peut finir par dominer le discours commun, et par là même orienter les choix individuels et sociaux.

Il est une métaphore que les interculturalistes usent d'abondance dans leurs messages : la culture, c'est un iceberg. La caractéristique principale de cette montagne de glace flottante est que 90 % de son volume est sous l'eau. Il est impossible de connaître sa forme exacte en se basant sur ce qui est visible. L'image de l'iceberg est employée dans le discours commun (en français du moins) pour désigner ce que l'on ne peut saisir *a priori* : la pointe de l'iceberg, qui renvoie ainsi à une situation dont on ne perçoit qu'une infime partie, à l'image de la partie émergée de la glace. Par cette association entre culture et iceberg (que nous devons probablement à l'anthropologue Clyde Kluckhohn), on souhaite de la même façon mettre de l'avant le caractère partiellement invisible de la culture. La métaphore fait également de la culture une réalité dont l'importance peut facilement être minimisée si on ne s'attarde qu'à sa (petite) partie visible. On peut aussi la relier au contraste entre ce qui est conscient (visible) et inconscient (invisible).

Mais est-il heureux d'employer cette métaphore dans le cadre de la recherche ou de la formation interculturelle? En choisissant un élément concret pour rendre compte d'une abstraction, c'est l'ensemble de l'univers symbolique attaché à cet élément qui est convoqué, et pas seulement une partie de celui-ci. Quelles sont donc les autres qualités symboliques de l'iceberg, outre son incarnation de l'ambivalence du visible et de l'invisible ? Avant d'être une montagne flottante, un iceberg est une montagne de glace, et c'est peut-être là une partie négligée de la fonction symbolique de cette métaphore.

La « glicité », ou encore la capacité à faire glisser, selon Daniel Chartier, directeur du laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord (Bertrand, 2013) est l'une des fonctions symboliques de la glace. Cette qualité de la glace est plutôt joyeuse, dans la mesure où elle est associée à une facilité de déplacement, une rapidité aussi de ce déplacement. Elle est synonyme d'amusement avec les sports d'hiver, et même d'un style de vie à la fois jeune, sain et aventurier (« la glisse »). Mais souhaitons-nous que la culture soit associée à une surface sur laquelle rien ne peut accrocher ? Et qui pourrait même s'avérer être une zone à risque ?

Une autre fonction symbolique de la glace, probablement la plus importante, est d'arrêter le temps. Cela se voit avec la conservation des aliments, mais aussi en science : l'analyse de carottes de glace permet de remonter le temps, la découverte d'animaux disparus congelés (en général des mammouths) nous permettant d'accéder à une époque révolue. La science-fiction est aussi riche en récits de monstres libérés des glaces qui sèment la désolation. En employant la métaphore de l'iceberg, souhaitons-nous vraiment associer la culture à un temps passé, révolu, et parfois figé pour l'éternité ?

Une autre fonction symbolique de la glace est sa dangerosité. La glace est dure, froide, coupante, piquante, mordante. Elle est capable de bloquer, de comprimer, d'écraser et de détruire, comme en témoignent les mésaventures de deux brise-glaces (russe et chinois) récemment bloqués en Antarctique. Elle grince, craque, attaque et tue, animaux comme humains. Le bruit de la glace qui se meut sur la mer et qui heurte les coques de bateaux est – nous apprend Daniel Chartier – la voix des damnés pour les Islandais. Elle peut être tout cela – soit dangereuse et en même temps sournoise – parce qu'invisible. Par exemple, la glace noire au Québec est cette fine couche de glace sur les routes, invisible, qui provoque des accidents. L'iceberg est l'archétype de cette sournoise dangerosité, à la fois celle de la montagne et celle de l'invisible : il a coulé le plus grand navire que l'humanité ait jamais construit et il a nécessité la constitution d'organismes internationaux pour mettre en place une surveillance systématique de la menace qu'il représente. Souhaitons-nous vraiment associer la culture à un danger (mortel) imminent qui pourrait détruire les réalisations les plus grandioses d'une société et qui nécessiterait une surveillance accrue ?

Dans un autre ordre d'idées, la plus récente des fonctions symboliques de l'iceberg serait de concentrer les craintes environnementales suscitées par les changements climatiques : la disparition de la glace aux pôles et dans les montagnes est sujet d'inquiétude. Elle est considérée comme symptomatique de ces changements infligés par les humains à la planète. Elle est facilement mesurable grâce aux relevés des scientifiques du dernier siècle ou à des artistes qui ont immortalisé ces masses aujourd'hui évaporées. Ce changement climatique est visible, quasi palpable, en de nombreux points de la planète. Cette disparition présage d'un avenir sombre. Voulons-nous associer la culture cet ensemble d'émotions, de crainte et d'inquiétude pour l'avenir ?

Finalement, la culture telle qu'elle est aujourd'hui définie – comme processus permanent de construction de sens – est l'antithèse de l'iceberg. Peut-être avons-nous, comme interculturalistes, abusé de cette métaphore, adoptée un peu vite. Croyant transmettre un message simple sans être simpliste, nous avons peut-être renforcé les craintes associées à la différence. Alors que la crise économique sévit, les identités se cristallisent facilement. Certains gouvernants ou décideurs n'hésitent pas, en faisant régulièrement preuve d'amnésie historique, à se servir de la peur de l'autre et à utiliser la culture de cet autre comme une menace à l'intégrité et à l'harmonie. Comme chercheur, il me semble important de rester proche de nos terrains et de nos données et de trouver des métaphores qui rendent compte de l'expérience humaine sans convoquer les peurs qui rigidifient les comportements et aboutissent à la rupture des liens plutôt qu'à leur constitution et leur renforcement. C'est ce que font les auteurs des divers articles de ce numéro, qui porte sur un sujet sensible pourtant traité avec tact, sous l'habile direction de Ghayda Hassan, de l'Université du Québec à Montréal.

Bonne lecture !

Références

Lakoff, G. et Johnson, M. (2003). *Metaphors we live by* (éd. revue). Chicago : The University of Chicago Press.

Bertrand, J. (2013). Entrevue avec Yves Bergeron et Daniel Chartier : La glace [entrevue]. Dans J. Bertrand (réalisateur), *La tête ailleurs*. Montréal, Québec : Société Radio-Canada. En ligne à http://www.radio-canada.ca/emissions/la_tete_ailleurs/2013-2014/archives.asp?date=2013-12-28 (à 18h14 de l'audiofil du 28 décembre).

Rattachement de l'auteur

¹Université Laval, Québec, Canada

Correspondance

alterstice@gmail.com

Pour citer cet article :

Leanza, Y. (2013). La culture comme un iceberg? [Éditorial]. *Alterstice*, 3(2), 1-4.